

À PARTIR DU JOURNAL DU REGARD

DE BERNARD NOËL

- *La lumière est intérieure ; cet intérieur est dehors.*
- *Les choses sont-elles sous les mots ? Qu'y feraient-elles ? Inutile de les chercher sous leur image : elles n'y sont pas non plus. Mais où est alors la réalité ?*
- *Mettre en mots consiste à projeter le monde sur son intimité, mettre en image entraîne à projeter son intimité sur le monde.*
- *Toute forme est sa propre limite.*
- *Nous avons foi dans ce que nous voyons. Le regard nous sert de critère de réalité. Mais ce que nous voyons, le regardons-nous encore ?*
- *Voir l'illusion est une manière de penser la limite, car la limite n'est elle-même qu'une illusion dans le jeu de la pensée.*
- *Nous ne connaissons la réalité que sous l'espèce du vu. Cette ressemblance nous satisfait. Après tout, l'objet se définit par son usage, et nous n'en demandons pas plus à l'image de l'objet. La représentation est un jeu, qui fonctionne parfaitement même si nous oublions que la mise comporte toute notre relation au monde.*
- *Voir est un acte, écrit Paul Nougé, qui précise : l'œil voit comme la main prend.*
- *Les images représentent du regard et non pas de la réalité.*
- *La vue n'est pas un constat, c'est une lecture. Nous lisons le visible tout en croyant regarder la réalité.*
- *La réalité n'est dans le visible, elle est en dessous, comme la toile est sous la peinture.*
- *Le visible ressemble au réel.*
- *Tout est là, devant moi, tout le réel rangé sous la vitre du visible, tout est là, devant moi, sauf mon corps.*
- *L'effet d'intériorisation est un effet d'appropriation. Il rend la réalité lisible, puis il veut que le réel ressemble au lisible. L'homme réécrit l'image du monde sur la surface du monde. Il n'y a plus de réalité vierge.*

(Journal du regard, P.O.L, 1988, réédité en 2010)

Les extraits que j'ai retenus de ce livre, parmi tant d'autres possibles, sont pour moi depuis la première lecture, l'objet de réflexions sans fin. Sorte de matrices qui, de phrase en phrase, mettent à nu nos fonctionnements visuels et psychiques, qui nous font confondre ce que l'on voit, dit ou écrit avec la « réalité » comme la nomme Bernard Noël, mais qu'on peut aussi désigner, si l'on préfère, par le « réel ». Notre regard nous jette dehors parmi les choses de ce monde et d'emblée nous avons la certitude que ce que nous voyons est la « réalité » telle quelle, alors que notre corps intérieur, sa corporéité est restée en-deçà, n'a pas franchi notre enveloppe, ne s'est pas jetée dehors. Et quand bien même le ferait-elle, qu'elle s'anéantirait. Car ce corps, qui est le nôtre, ne peut sortir de lui-même, s'éparpiller à l'extérieur. Dedans et cela jusqu'à notre mort où notre corps peut enfin s'engager hors de ses frontières qui alors n'ont plus lieu d'être.

Cela veut dire que le dehors serait comme un dedans, le continuum de ce dernier, sur lequel nous projeterions, nos pensées, nos images mentales et plus particulièrement nos croyances, nos certitudes avec la ferme conviction que ces deux espaces se recouvriraient parfaitement ? Mais peut-on parler d'espace interne alors qu'il ne se déploie pas physiquement mais mentalement ? On s'invente un intérieur, une profondeur, dans un pays qu'on ne peut situer matériellement, qui ne serait pas parmi les organes que nous longeons mais peut-être à l'arrière de nos yeux, dans cet espace intangible qu'ouvre le regard lorsqu'il rapatrie ce qu'il voit, ou plutôt ce qu'il croit voir, pour composer notre « réalité ».

Ce que nous voyons, percevons, sentons a bien une réalité – rassurez-vous, nous n'inventons pas tout ! – mais pour que cette réalité ait une existence en nous, elle doit être traduite, transformée instantanément, en une « matière », une « substance », compatible avec nos intérieurs. Une sensation visuelle, corporelle, qu'elle soit oculaire, synesthésique voire même kinesthésique, ne peut être accueillie en nous, incorporée qu'après avoir été préalablement traitée, débarrassée de sa matière réelle, de sa concrétude. On peut à ce stade parler de transfiguration d'une « matière » en une autre. À vrai dire, la « matière mentale », produite par notre psychisme, n'est pas visible, représentable réellement comme l'est le monde qui se donne à voir devant nous. Elle ne peut se faire sentir, entendre, qu'en se glissant à l'arrière de nos mots, de nos

images, dans ce qui ne peut être présent que dans une sorte d'effacement, d'arrière-monde, tout en circulant sans fin, sans jamais se fixer en un lieu.

Même si nous ne pouvons toucher, sentir, voir et même entendre qu'en étant séparés de ce que nous percevons, sentons, entendons, nous ne sommes pas moins envahis par ce que nous produisons en réaction à ces intrusions, comme le feraient des défenses immunitaires contre des cellules menaçant l'intégrité de notre corps. Nous sommes de vrais chimistes, mobilisés en permanence pour transformer les matières brutes qui nous arrivent, en saveur, humeur et autres substances légères disant de loin la chose sans besoin qu'elle bascule en nous. Montrer sans toucher en somme. Et s'il y a touché, la sensation est, à elle seule, déjà un décollement de la « réalité », une transformation pure et simple de celle-ci en une réduction, une substantialisation. Nous sommes guettés par la quintessence à moins de vouloir tout ignorer et perpétuer cette confusion qui est la nôtre quand nous prenons pour « réalité » le dehors qui s'offre à notre regard. Nous baignons bien plus dans celui-ci que dans l'espace où nous nous trouvons physiquement. La matière visuelle est peut-être plus facile à raffiner, à digérer qu'un gros morceau de réalité tangible ? À moins que nous ayons des vues particulières sur cette dernière, et qu'avant même qu'elle ne se manifeste, nous lui ayons non seulement prêté un nom, une fonction, une utilité... mais aussi un lieu de rangement possible dans des images, ou encore moins encombrant, dans des concepts où elle se fera petite.

Les réductions qu'opèrent notre regard, nos mots – qui rappellent aussitôt dès qu'il y a matière à transformer – ne sont aucunement une perte. Au contraire, plus notre regard, notre psychisme doit traiter des matériaux entrants, plus il doit créer des substrats, des parcours, des façons de plier, d'ordonner... et plus il s'enrichit de ce qu'il « transsubstantialise ». Car il s'agit, en fin de compte, bien de cela : faire d'un corps, quel qu'il soit, une substance suffisamment légère, volatile, occupant le moins de place possible, pour qu'elle puisse se glisser plus facilement en nous. Un peu sur le modèle d'une huile essentielle, ayant pour vertu de potentialiser, en une seule goutte, les propriétés de toute une flore. Substantifique moëlle siphonnée par nos regards et ingérée aussitôt. Car nous ne connaissons vraiment les choses qu'en les ingurgitant, les digérant, les faisant nôtres. Ainsi nous pourrions connaître bien mieux un pays, une région, en mangeant ses productions vé-

gétales ou carnées, son terroir travaillé en cuisine, qu'en campant devant ses plus beaux monuments.

Journal du regard est un livre qui m'a toujours fait écrire. Peut-être que par moment je m'éloigne de ce qu'il donne à lire ? Comment faire autrement ? Tout écriture est déplacement, et se déplacer grâce à Bernard Noël, fait découvrir bien des paysages intérieurs à celui qui chemine au travers de ses phrases, de ses mots.

Jean-Louis Giovannoni

(Ce texte est extrait d'un travail en cours.)